

des formes d'expressions artistiques des intellectuels révolutionnaires. Si le capitalisme ne fut pas rétabli pour autant — car son rétablissement aurait signifié aussi la fin de la domination bureaucratique remplacée par des représentants habilités des intérêts de l'impérialisme — la dictature du prolétariat sur la bourgeoisie fut ravalée à la dictature de la bureaucratie sur le prolétariat (et la bourgeoisie) ; le « socialisme » devint la justification idéologique d'un camp de barbelés, le marxisme révisé en de multiples manœuvres diplomatiques destinées à protéger les privilèges d'une caste contre-révolutionnaire.

4) Ce nouveau cours qui n'était pas un cours nouveau, mais le poids de tout l'héritage d'un passé d'arriération et de sous-développement trouva après quelque oscillation ses théoriciens.

Puisqu'en URSS, se construisait le « socialisme », sous la direction désormais infaillible de Staline ; puisque sur les conquêtes d'Octobre la bureaucratie stalinienne édifiait tout un arsenal répressif, aussi bien contre les organes du pouvoir ouvrier que contre la petite paysannerie retardée (qu'il se serait agit d'éduquer au lieu de collectiviser brutalement ses terres en la déportant), baptisé pour la circonstance d'« intensification de la lutte des classes pendant la construction du socialisme », la seule tâche dévolue au prolétariat international, et par suite à ses Partis Communistes, devint la protection de « la patrie du socialisme ».

Les luttes ouvrières, les crises pré-révolutionnaires qui ont secoué le système impérialiste depuis le milieu des années 20, ne devaient donc permettre aux PC que de faire pression sur leurs gouvernements, ou de favoriser la constitution de coalitions bourgeoises dont l'ambition ne serait pas de partir en guerre contre l'URSS.

Parallèlement cette évolution fut bien aidée par la compréhension que certaines parties de la bourgeoisie acquièrent elles-mêmes que l'URSS n'était plus la base arrière de la révolution mondiale, mais son plus sûr barrage et qu'en conséquence la bourgeoisie devait se résigner à considérer l'Union Soviétique comme un fait acquis.

Dès lors les partis communistes stalinisés et ce qui restait de la IIIème Internationale, furent assignés au rôle de garde-frontière des intérêts bureaucratiques du Kremlin, dans le statu-quo mondial, tâche qu'ils assumèrent d'autant mieux qu'une épuration et des remaniements internes parallèles à ceux du PCUS se déroulèrent également en leur sein.

Ainsi après l'aventure du Parti Communiste d'Allemagne et l'instauration du nazisme, l'heure sonna pour la « théorie » des « fronts populaires », « républicains », « nationaux ».

La grande crise impérialiste des années 30 qui partit des USA pour atteindre l'Europe Occidentale, ne servit finalement qu'à faire remettre en selle des régimes capitalistes ébranlés (en France et en Espagne par exemple) par une vague ouvrière sans précédent. La même politique, qui avait été déjà pratiquée en Chine en 25-27, donna en Europe les mêmes résultats, avec des degrés de violence variables : la bourgeoisie d'abord reconnaissante fut, son assurance retrouvée, pleine d'ingratitude envers ses alliés staliens (c'est à-dire de manière déformée, pleine de ressentiment envers la classe ouvrière un moment menaçante). Elle s'en débarrassa, pour se précipiter dans les affres d'une seconde guerre mondiale, dont le stalinisme avait préparé l'inévitabilité par sa politique, ses trahisons, ses crimes.

5) Les dirigeants staliens n'avaient préparé ni les travailleurs d'URSS ni ceux d'Europe à la survenue d'une guerre.

Un moment désorientée par l'attitude louvoyante de la diplomatie du Kremlin qui se croyait protégée par le pacte Hitler-Staline, la classe ouvrière reprit le combat, les armes à la main, contre le nazisme et la collaboration bourgeoise.

La fin de la guerre vit la situation transformée. Les travailleurs étaient la seule force organisée, armée, offensive des anciennes démocraties impérialistes dont les régimes avaient sombré pendant l'épreuve. Mais la « coexistence pacifique » voulut que cette capacité à nouveau révélée se dévoie dans la collaboration de classes, afin de reconstruire le capitalisme national avec l'aide de l'impérialisme nord-américain dominant et la complicité des organisations staliennes.

La vague révolutionnaire qui, de la France à la Yougoslavie, de l'Italie à la Grèce, souleva l'Europe, vint s'échouer sur la table des négociateurs de Yalta en autant de

zones soumises, les unes à l'impérialisme, les autres à la tutelle bureaucratique.

Les exceptions qui purent venir troubler le partage, victorieuses comme en Yougoslavie, défaites comme en Grèce, prirent place contre la volonté de Moscou qui ne fit rien pour aider, matériellement et politiquement, à la victoire, et tout pour contribuer à l'écrasement.

En l'absence d'une direction révolutionnaire alternative à l'immobilisme du Kremlin et de ses laquais, le système stalinien sortit renforcé de cinq années de guerre pré-révolutionnaire.

Politiquement, il apparut comme le vainqueur grâce au rôle de l'Armée Rouge et des P.C. dans la Résistance ; économiquement, l'URSS installa sa domination sur l'Europe Orientale, en y abolissant le capitalisme et en y important son appareil politico-économique. Le stalinisme triomphant, par l'extension de son emprise sur le mouvement ouvrier et de sa domination sur les « démocraties populaires » suscita même contre son gré une flambée révolutionnaire en Chine et en Indochine, qui devait se conclure victorieusement contre toutes les espérances des staliens.

Le stalinisme était à son apogée. A l'Est comme à l'Ouest des staliens étaient ministres, et la classe ouvrière ballotée dans les contorsions diplomatiques nécessaires à la coexistence pacifique, se voyait intimer l'ordre de « produire » car « la grève — osait affirmer Thorez — est l'arme des trusts ».

Quand la situation se tendit de nouveau entre Moscou et Washington, les PC reprirent leur poste de garde-frontières protecteurs de l'URSS, se transformant en une vaste amicale pour la paix stalinienne que les ultras impérialistes voulaient remettre en cause. Et pour être certains que tous ces errements criminels ne pourraient se voir opposer la moindre critique, les PC furent purgés de tous leurs nouveaux dirigeants trempés dans les luttes armées de 39-45. Pourtant là où les staliens discernaient la confirmation de la ligne réformiste de coexistence pacifique, surgissaient déjà les premiers éléments de la crise.

6) Malgré tous leurs efforts déployés la situation mondiale avait été profondément bouleversée. La victoire de la Révolution chinoise, en faisant sortir six cent millions d'êtres humains de la barbarie impérialiste, sonnait comme la promesse de la libération possible et prochaine des nations opprimées. Bientôt l'Indochine le confirma, ainsi que la Corée.

En URSS et dans les « démocraties populaires », les besoins des masses exigeant un accroissement de leur niveau de vie et de leurs libertés politiques que ne menaçait plus l'encercllement impérialiste, se firent plus pressants contre la tyrannie stalinienne.

Berlin en 1952-53 fut un premier avertissement ; Varsovie et Budapest en 1956, les premiers combats livrés par la révolution politique naissante. Dans la confusion propre à plusieurs dizaines d'années d'hégémonie du stalinisme sur le mouvement ouvrier, les insurgés de Hongrie écrasés par les chars russes, révélaient qu'ils luttaient pour le socialisme contre la dictature stalinienne. Ils démontraient du même coup la véritable nature d'une réforme entreprise sous les auspices de la bureaucratie, aiguillonnée par la pression des masses.

7) Si le XXème Congrès du PCUS annonce bien l'entrée du système stalinien dans sa phase de déclin, par l'abandon de ses références idéologiques centrales et un certain assouplissement dans les possibilités d'expression et de satisfaction des masses, il indique en même temps la limite d'une telle auto-réforme.

Car plus que tout la « déstalinisation » krouchtchevienne était basée sur la coexistence pacifique. Coexistence pacifique entre l'impérialisme et la bureaucratie et donc absence de conflits susceptibles de les solliciter l'une et l'autre ; coexistence pacifique entre le prolétariat et la bureaucratie, et donc absence de luttes capables de démasquer les projets contre-révolutionnaires des épigones staliens.

Or le bilan est là ; le prolétariat ne s'est guère conformé au calendrier stalinien : depuis 10 ans et pour la seconde fois la guerre fait rage en Indochine. Il n'y a pas un continent du globe qui ne connaisse de luttes au cours desquelles la question du pouvoir ne soit présente. Pour la première fois sans doute depuis les années 20, une montée révolutionnaire internationale de cette envergure pose avec tant d'acuité le problème d'une direction qui fasse confluer toutes ces énergies vers un affrontement décisif avec l'impérialisme et par conséquent la bureaucratie.